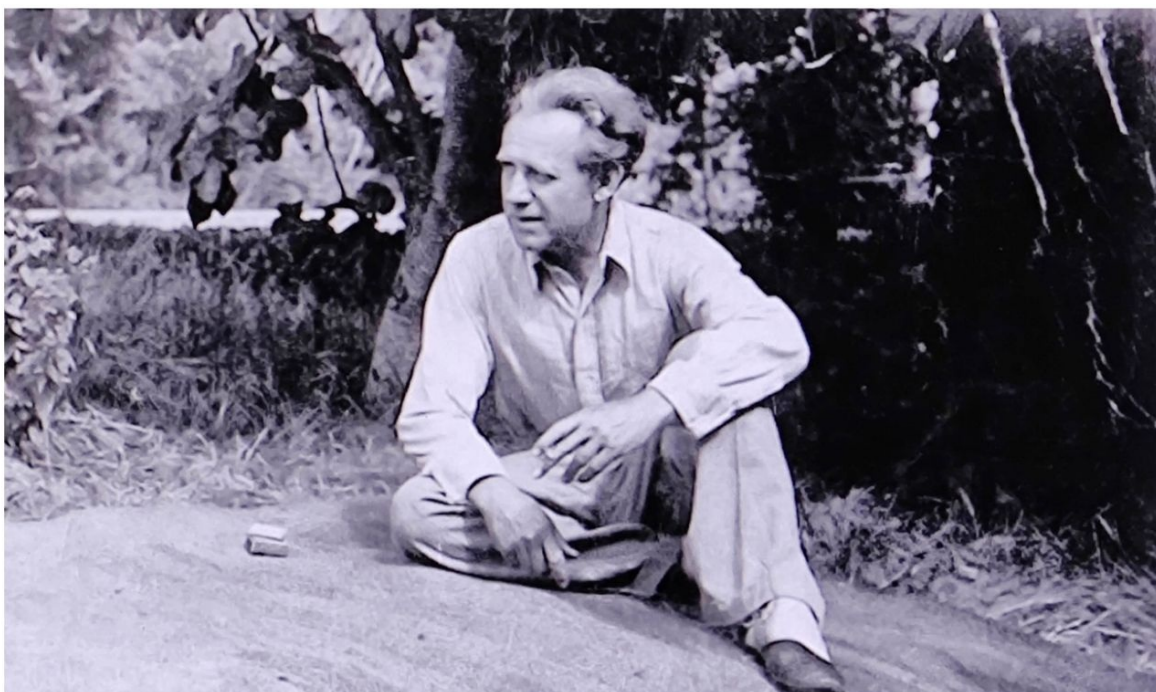


MAXIME NEMO

1888 - 1975



Patrick Chevrel

Biographie d'un passeur des Lettres

Patrick Chevrel

Maxime Nemo

1888-1975. Biographie d'un passeur de lettres

© Patrick Chevrel, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8352-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

Quand on est né après la guerre et que celui qui va vous accompagner tout au long de ce passé recomposé est né avec l’Affaire Dreyfus et n’a pas connu l’avènement de Mitterrand au pouvoir, comment à partir de lambeaux de mémoires d’un quart de siècle et beaucoup d’archives et de fatras disséminés, recomposer la vie d’un inconnu qui fut tout à la fois le compagnon de scène de Jovet, celui qui joua dans son enfance devant Sarah Bernhardt, Loti puis dialogua avec les témoins de son temps de Valéry à Mauriac pour enfin dans une autre partie de sa vie tutoya « *Jean Jacques* » et passa son temps à philosopher avec EM Cioran.

Comment redonner vie à celui qui fut surtout une voix puisque « enfant prodige » (c’est ainsi que le qualifiait la presse de l’époque) dès l’âge de 10 ans son père l’exhibait tel un singe savant devant les cours d’Europe et dans les salons à la mode ? Plus tard il sillonna la France pour des centaines de conférences qu’il enregistra sur « *Radio Cité* » en 1937 mais qui n’ont jamais été enregistrées.

Alors que diable m’a pris au soir de ma vie, de ressortir ces archives familiales enfouies au creux d’un grenier pour essayer de vous guider sur les pas de cette homme dont le nom est « personne » et qui doit redevenir « quelqu’un » ou la postérité. Certains appelleront cela le « devoir de mémoire ». Et pourtant de tous ces poèmes, romans, essais, et correspondances, accumulés pendant un quart de siècle, sa veuve au lendemain de sa mort en 1975 voulait que tout cela fut jeté dans la fosse au Père Lachaise sur un cercueil à peine descendu et rendu à la terre et à l’oubli.

Et il est vrai qu’il est bien difficile aujourd’hui de recueillir la parole des derniers témoins de cette époque, de tous ceux qui sont passés dans l’appartement parisien, dans la résidence du bord de Loire, pour un dîner ou un été et encore plus rares, ceux qui se souviennent de la silhouette de l’élégant mais fantasque jeune homme qui habita sur leurs terres en Périgord ou au pied de la Saint Victoire.

Le projet a pourtant pris corps autour de *L'Association Jean Jacques Rousseau* dont Nemo fut le secrétaire général de 1947 à 1975 pour une donation à la Société JJ Rousseau de Genève et en vue d'un hommage posthume pour le Tricentenaire de Rousseau en 2012. Mais petit à petit, comme pour les archives de Jacques Nantet (gendre de Paul Claudel, intellectuel oublié de la deuxième gauche) confiées par la famille au sociologue Pierre Grémion lequel s'est investi pour redonner vie à cet homme de lettres parisien, j'ai peu à peu pris à bras le corps une vaste période historique qui va de la fin du XIX^e aux années Giscard avec chaque jour des découvertes ou au contraire des zones d'ombre, de périodes de grande créativité intellectuelle ou de crises personnelles et familiales sur lesquelles demeure encore le poids des secrets et des non dits.

C'est à une promenade dans le temps autour de figures connues ou inconnues, illuminées par l'actualité d'une époque puis oubliées par une autre, c'est ce qui fait ou non un destin selon le sens que prend l'Histoire et les engagements des uns ou la liberté des autres, que je vous propose de me suivre. Nemo fut en effet de ces hommes insaisissables qui refusa la mise sous tutelle par une République des Lettres de l'entre deux guerres qui gérait ses contradictions et parfois rejetait ou bannissait, ce fut le cas lors du Congrès des Ecrivains ou lors des exclusions du Parti et pire encore des Chapelles du Surréalisme. Il est tantôt aux côtés de Barbusse, souvent aux côtés de l'ami JR Bloch et toujours avec les siens, les poètes de Verhaeren à Vildrac, de Chennevières à Menanteau.

C'est donc l'ordre chronologique que j'adopterai avec trois grandes périodes de sa vie de l'enfance tourangelles aux salons fin de siècle et les scènes parisiennes du Château d'Eau puis la création d'un Groupe d'action intellectuelle baptisé « l'Ilôt » à l'instar de celui de Madame Louise Lara (de la Comédie Française) intitulé « *Art et Action* » enfin le combat de sa vie pour son grand homme : Jean Jacques Rousseau, des Commémorations aux conférences à travers l'Europe au militantisme pour un retour des cendres de Rousseau à Ermenonville.

Beaucoup d'inédits bien sûr éclairent cette vie à cheval sur deux siècles et nous donnent le ton du moment, des écrits parfois désuets, intimes toujours passionnés quand ils côtoient les grands esprits de son temps et parfois les politiques. Les correspondances croisées et le Journal de 1928 à 1941 sont de précieux témoignages surtout quand elles laissent des traces, mieux qu'un texte ou un mél dans les tréfonds des Bibliothèques ou des archives de leurs auteurs.

Sans plus tarder plongeons nous dans ce destin hors du commun mais qui n'a pas l'heur des feux de l'actualité même si les propos, parfois centenaires, sont d'une brûlante modernité.

Que tous ceux et celles qui ont aidé à remettre en lumière, soit de son vivant soit à titre posthume, l'œuvre et l'intense activité de ce passeur des lettres que fut Maxime NEMO soient remerciés. En 1975 après l'avis de décès dans la rubrique nécrologique du journal le Monde, nombreux sont ceux qui se souvenaient à des titres divers de la chaleur humaine et du message que ce grand humaniste athée n'avait cessé de prodiguer et montrèrent combien ils avaient succombé non seulement à son charme mais aussi à ses idéaux.

“ Les poètes, parce qu'ils ont plus d'imagination, voient plus loin et plus réellement que les autres hommes. On fait sur eux la même erreur que sur les mystiques, lesquels, bien loin d'être dans la lune, sont les plus réalistes des hommes, quand ils s'en mêlent. ” (André Suarès à Jacques Doucet).

Patrick Y CHEVREL

Chapitre I

Enfance perdue (1888– 1890)

Naissance tourangelles : « *Pour se perdre, hommage aux aïeux* »

On a toujours intérêt à lire les actes d'état Civil entre les lignes, les informations sont souvent riches de sens et soulèvent un coin du voile pudiquement jeté sur une naissance ou sur des origines. Et c'est le cas pour le jeune Maxime Georges Albert RENOU présenté à l'officier de la mairie de Francueil petite commune d'Indre et Loire ce matin du cinq juillet 1888 à onze heures. En effet, l'enfant est reconnu par Mélanie RENOU, âgée de 24 ans et demeurant à Tours à la caserne de Guise. Le père est inconnu mais des écrits postérieurs imagineront l'univers et les antécédents tourangeaux ou angevins de la famille Renou.

Toujours est-il que le 2 juillet 1890, soit 2 ans plus tard, c'est Georges Albert BAUGEY, représentant de commerce qui déclare reconnaître l'enfant en la mairie de Tours et c'est bien lui qui lui a donné les prénoms qu'il porte officiellement, l'enfant s'appellera donc Maxime Georges Albert BAUGEY.

Peu de choses sur les 10 premières années de sa vie sinon qu'il déclare dans son Journal de 1928 être allé à l'école jusqu'à 8 ans pour ne plus jamais y retourner. Voilà donc un autodidacte qui laisse peu de traces de scolarité et montre déjà un départ dans la vie peu commun. En 1896 alors qu'il quitte l'Ecole et que c'est son père qui désormais assure sa formation, où en est la France qui l'a vu naître et à laquelle il se réfère si souvent dans ses écrits, romans, poèmes, essais et correspondance au point d'écrire une « Psychologie de la France ».

En cette fin de XIX^{ème} siècle le jeune Maxime Baugey-Dally regarde et écoute. L'Affaire Dreyfus occupe l'actualité et les débats de société depuis que Georges Picquart a donné une nouvelle tournure à l'Affaire en soupçonnant

Esterhazy, on écoute Theodore Botrel et Aristide Bruant sur le pavé parisien, Yvette Guilbert et F. Mayol sont les maîtres du Music Hall, c'est aussi l'année où Verlaine, Clara Schumann et Edmond de Goncourt meurent. **Richard Strauss** crée « Ainsi parlait Zarathoustra » d'après Nietzsche sur les thèmes zoroastriens de l'évolution de l'homme et du surhomme. Mais nous ne savons rien de cette éducation paternelle ni de ce père adoptif qui apparaît soudain en 1898 avec le qualificatif d'« artiste dramatique »

Quelques biographies de l'époque mentionnent en effet que Georges Albert Baugey né à Vernon en 1865 de Jacques Baugey et de Marie Joséphine Dally, a délaissé sa carrière dans « les principaux Théâtres de Paris » pour se consacrer à la promotion de son jeune fils adoptif qu'il a rebaptisé Maxime NEMO « *afin qu'il soit un jour quelqu'un* » Et voilà comment après dix années de silences et d'absences dans les écrits et les mémoires, le tandem père-fils refait surface par le hasard des trouvailles dans les archives familiales retrouvées dans les années 2000.

La recherche patiente dans les archives des théâtres parisiens ne donne rien sur la carrière parisienne de Georges Albert Baugey mais nous entraîne sur une fausse piste d'un autre acteur Georges Paul Nemo né en 1876 qui appartient aux Bouffes-Parisiens, aux Folies-Dramatiques et au Châtelet, et qui meurt à l'âge de trente-quatre ans. Il eut beaucoup de succès, notamment dans le « Coup de Foudre » et le « Petit Caporal » au Châtelet. Ses obsèques ont eu lieu à Marseille en 1910.

Un Georges Baugey a soutenu une Thèse pour le doctorat le 31 octobre 1898 à la Faculté de droit de Université de Paris sur « De la Condition légale du culte israélite en France et en Algérie ».

L'Algérie justement...allons y. Chacun sait qu'il était à la fin du XIX^e très tendance d'aller passer l'hiver dans les oasis de la colonie comme Gide, James et tant d'autres. Aussi est-ce grâce à une succession familiale attendue, sans doute la vente du Grand Hôtel d'Angleterre de Trouville que possédait le père Jacques Baugey et de quelques biens des Dailly dans l'Eure près de Vernon ou dans la perspective d'une vente annoncée par Journal de Senlis du 27 janvier 1897 que notre famille Baugey s'embarque à Marseille en 1896 pour Alger puis l'oasis à la mode : Biskra. Se refaire une santé certes, mais surtout mettre à profit les talents du jeune Maxime Baugey, connu déjà sous le pseudonyme de NEMO pour le présenter à la société des hivernants du casino et du grand hôtel de Biskra.

Occasion aussi de s'offrir un séjour à moindre frais sur le dos de l'enfant prodige. Mais laissons le raconter lui même cette parenthèse dans un texte inédit plein de détails ethnographiques que n'aurait pas renié André Gide lui même.

*« Par quelle autre décision fantaisiste, mon père décida-t-il de m'emmener ? je l'ignorerai toujours : je fis partie du groupe et couchai sous la tente, en plein Sahara. Le jour, le désert me parut monotone : je me souviens avoir beaucoup dormi : par contre l'étendue nocturne, ponctuée de points brillants ; cette épaisseur de velours sombre que trouaient ces éclats diamantaires m'attira. Mon père ne se doutait de rien à ce moment ; à ce moment, lui que la nostalgie du désert avait ramené en **Afrique du Nord**, satisfait sans doute des visions du jour, passait la nuit à se reposer. Je rampais vers l'extérieur de la tente pour regarder le ciel. Peut-être aussi pour désobéir aux recommandations, car on m'avait dit ou j'avais entendu raconter que les effets de lune étaient pernicioeux pour les yeux de l'homme. J'ai ainsi contemplé le plus vaste ciel de ma vie ; – à huit ans. Certes, je ne restais pas longtemps immobile sur le sable à regarder si loin, de mes yeux d'enfant européen parisien, même – donc, d'enfant aux regards habitués à des limites immédiates ; car, rapidement, l'inférieur froid de la nuit saharienne me saisissait, et claquant des dents, je regagnais ma couverture, en rampant toujours. Je ne rentrais pas sous la chaleur de la couverture identique à l'être qui en était sorti : une sorte d'impression d'immensité m'habitait, confusément, et formellement, cependant ; et je restais les yeux ouverts, respirant une vague odeur d'Arabes, de chameaux et d'hommes, à regarder en moi même l'impression éprouvée, et ce clignotement, qui, selon les moments de ma sensibilité, me paraissait malveillant, ou sans intentions particulières.*

*Je crois avoir pris là, une leçon, intense de littérature, autant qu'à Touggourt quelques jours plus tard. Il devait y avoir je ne sais quelle foire, je ne sais quel marché, car je vis des centaines, peut-être des milliers de chameaux chargés de dattes et des derviches, des charmeurs de serpents ainsi que des hommes droits, bruns jusqu'à la rigueur, qui demeuraient immobiles, appuyés contre la colonne d'un palmier. Tout ce que j'ai aimé, par la suite a reçu là, sa première notion d'analogie : je ne sais quel azur, quel besoin de simple beauté, d'étonnante simplicité, lié – oh sans m'en douter le plus souvent à je ne sais quel autre souci d'efficacité. Et, sans doute ai-je puisé là ma secrète horreur du contraire des ces impressions ; du moins de ce qui me paraît être leur contraire. Cela explique sans doute, que j'aie horreur de **Marcel Proust**, et de quelques autres, de même*

espèce. Je ne veux pas dire, que j'ai raison ; j'affirme seulement que Proust m'assomme alors que **Saint Exupéry** me tient haletant. Et en cette année de son centenaire, cela explique – au moins pour moi, ce qui est essentiel ! pour quelle raisons je déteste **Balzac**, l'anti-Poète par excellence ; l'homme tout plat, l'expérience socialo-romanesque, et si peu romanesque que le livre me tombe des mains et que je me demande qui des deux est l'imbécile, de l'homme– qui lit pour son plaisir, au lieu de son ennui (mais à quoi bon lire pour s'enquiquiner, comme dit **Michel**) ou de moi.

Deux amis me disent qui me connaissent un peu (de qui est-on connu en dehors de soi – et encore ?)

« Tu devrais raconter ta vie » À vrai dire ma vie ne m'intéresse pas. Je ne veux pas dire que j'ai fait ses actes avec plaisirs, certains (ceux de l'amour en particulier) avec ivresse ; je ne veux pas dire, même, que je ne tire pas de ces actes une sorte de contemplation qui crée ma seconde vie, je désire simplement expliquer que ma vie ne m'intéresse qu'en tant qu'expérience. (...)

J'ai appris Cyrano de Bergerac, en entier, tout seul à huit ans. J'entendais bruire les syllabes ronflantes. Mon père avait formé un groupe théâtral au Casino de Biskra et voulait monter l'œuvre, alors dans tout son retentissement, d'**Edmond Rostand**. Ce n'était, dans la maison, où après un séjour de deux mois à l'Hôtel du Sahara que répliques exaltant le panache, et les coups d'épées. Or, j'adorais les trois Mousquetaires ; je lus Cyrano, j'emportais le livre vert dans les allées du **Parc du Comte de Landon** ; un grand espace peuplé de magnifiques palmiers, mais qui ne se trouvait guère sur le chemin de l'école.